

La Gegenrasse juive¹

« Dieu a divisé le monde en deux parties, les Juifs et les antisémites, d'accord ? »².

Il y a dans le national-socialisme un rapport ambigu à la question juive qui se manifeste par la présence du terme d'« antirace » (*Gegenrasse*) chez Alfred Rosenberg³, idéologue en chef du III^e Reich⁴ et adoubé par Hitler⁵, et qui, en cela, diffère du racisme traditionnel⁶. Pourquoi ?

Le nouveau paradigme

L'antisémitisme est un antijudaïsme sécularisé, car il est né de la modernité⁷, intégrant d'anciennes croyances d'ordre théologique à de nouvelles préoccupations de nature politique. La Révolution française accéléra fortement cette sécularisation, et elle eut en effet, pour les Juifs, un retentissement particulier. Le nouvel ordre social devait faire d'eux des citoyens comme les autres, et notamment comme les chrétiens. Cependant, leur intégration ne se fit pas aussi naturellement. *L'antisemitismus* naquit en tant que concept en 1879 sous la plume de Wilhelm Marr, mais sa réalité factuelle débuta plusieurs années auparavant lorsqu'un groupe d'émeutiers bavarois s'en prit aux juifs qui vivaient avec eux.

Depuis la mise en place de la Confédération du Rhin par Napoléon I^{er}, les Juifs de plusieurs principautés allemandes avaient obtenu les mêmes droits que leurs coreligionnaires français. A Würzburg, en 1819, se déroula donc un événement qui pourrait expliquer l'antisémitisme à lui seul. Aux cris de « Hep Hep ! », des habitants de cette région s'en prirent

1 Cet article est issu d'un Mémoire de Master intitulé « La Gegenrasse juive. Origine et élaboration d'un concept national-socialiste en Allemagne (1789-1945) », soutenu à l'Université de Bretagne Occidentale en 2009, et gratifié d'une mention Très Bien. Que soient ici remerciés MM. Fabrice Bouthillon et Ronan Calvez, tous deux membres du jury de Master 2, ainsi que M. Pascal David, membre du Jury de ma soutenance de Master 1. Je remercie aussi Alix Le Ménédeu, Gwendal Piégais et Eric Kerjean pour leurs précieuses relectures.

2 Pierre Desproges, « Je baisse », in *Textes de Scène*, Paris, Editions du Seuil, 1988, p. 10.

3 Alfred Rosenberg, *Le Mythe du XX^e siècle. Bilan des Combats culturels et spirituels de notre temps*, Déterna, Paris, 1999, p. 462. Nous utilisons également l'édition allemande : Alfred Rosenberg, *Der Mythos des 20. Jahrhunderts. Eine Wertung den seelisch-geistigen Gesaltenkämpfe unserer Zeit*, Hoheneichen-Verlag, München, 1941.

4 Ernst Piper, Alfred Rosenberg. *Hitlers Chefideologe*, Parthenon, München, 2005. La titulature officielle d'Alfred Rosenberg était celle, après 1934, de « délégué du Führer pour le contrôle de l'ensemble de la formation et de l'éducation spirituelles et culturelles de la NSDAP ».

5 Joseph Billig, *Alfred Rosenberg dans l'action idéologique, politique et administrative du Reich hitlérien*, Editions du CDJC, Paris, 1963, p. 28.

6 « Racisme » in *Dictionnaire Larousse*, Editions Larousse, Paris, 2010, p. 1145.

7 Hannah Arendt, «Le concept d'histoire», in *La Crise de la Culture*, Gallimard, Folio Essais, Paris, 1972, p. 94.

aux Juifs qu'ils accusaient d'usurper des fonctions importantes de l'administration⁸. Le caractère pogromiste de l'affaire tranche avec l'utilisation raisonnée de l'onomatopée Hep! qui serait l'acronyme de *Hierosolyma Est Perdita* (« Jérusalem est perdue »), et qui témoignerait de la sédimentation d'un sentiment anti-religieux pluriséculaire à l'encontre des juifs dans la population chrétienne, et qui se manifesta ce jour-là. Le mouvement moderne a engendré l'antisémitisme, mais celui-là n'aurait pas existé sans un recours évident à une tradition théologique. C'est une nouvelle forme de haine envers les Juifs qui naquit au début du XIX^e siècle, intégrant l'antijudaïsme religieux des siècles précédents, mais en l'agrémentant d'une touche de haine raciale, sociale et politique, foncièrement non-religieuse. C'est l'une des conséquences de l'intégration du judaïsme dans la société, car pour pouvoir être exclu de cette société post-révolutionnaire, encore fallait-il en faire vraiment partie.

Bien qu'elle ne souffrait d'aucune contestation dans la majeure partie de la société⁹, l'accession des Juifs au titre de citoyen à part entière a donné à certains auteurs, et non les moins importants, l'occasion de s'interroger sur la pertinence de la place de ce peuple dans l'Europe de leur temps. Il s'agissait de trois auteurs aux parcours différents, mais qu'Alfred Rosenberg reconnut pourtant comme l'ayant inspiré sur la question juive¹⁰. C'est ainsi que Richard Wagner, le compositeur, que son gendre, Houston S. Chamberlain, et, dans une moindre mesure, Paul de Lagarde, à quelques décennies d'écart, voulurent démontrer que le Juif était étranger à la société européenne. Voyons pourquoi.

Ce fut principalement dans deux ouvrages qu'il écrivit à l'orée des années 1850, *Le Judaïsme dans la Musique* et *L'Oeuvre d'Art de l'Avenir*, que Richard Wagner élaborait sa doctrine antisémite. Ainsi, il déclarait qu'il existait « un esprit de répulsion intime (...) dans le peuple (*im Volke*) contre l'esprit juif »¹¹, au point de voir le Juif comme un élément « étranger (*fremdartig*) à la (...) nationalité [allemande] »¹². Pour lui, cette haine est même « involontaire », « instinctive », « plus forte et plus puissante que notre ardeur consciente à nous en libérer »¹³. En clair, c'est dans la nature du peuple allemand que de haïr les Juifs. L'Allemand fait partie d'un peuple (*Volk*), tandis que le Juif demeure « sans patrie », incapable de parler l'allemand

8 Amos Elon, *The Pity of It All. A portrait of Jews in Germany 1743-1933*, Penguin, London, 2002, p. 101-113 ; Walter Laqueur, « Disraelia, une uchronie », in *Commentaire*, 123, Automne 2008, p. 694.

9 Helmut Berding, *Histoire de l'antisémitisme en Allemagne*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1991, p. 69.

10 Alfred Rosenberg, *op. cit.*, p. 24, p. 25, p. 104, p. 365 ; Fritz Stern, *The politics of Cultural Despair : a study in the Rise of the Germanic Ideology*, University of California Press, Berkeley/Los Angeles/London, 1974, p. 93 ; Eric David, *Aux sources de l'idéologie de la NSDAP, la formation intellectuelle d'Alfred Rosenberg à la lumière de ses Carnets de jeunesse, 1918-1919*, Presses Universitaires du Septentrion, Strasbourg, 1998, p. 57.

11 Richard Wagner, *Le Judaïsme dans la Musique*, Editions d'Aujourd'hui, Paris, 1977, p. 94.

12 *Ibid.*, p. 93.

13 *Ibid.*, p. 96.

autrement que « comme un étranger »¹⁴. Paul de Lagarde, orientaliste proche des milieux *völkisch*¹⁵, abondait dans son sens, en considérant sans cesse le Juif comme « indésirable parce qu'(...) étranger et (...) anti-allemand »¹⁶ au point de les qualifier de « trichines » ou de « bacilles » qu'il faudrait « anéantir le plus rapidement et le plus radicalement possible »¹⁷. Chez Houston Stewart Chamberlain, et notamment dans la Genèse du XIX^e siècle, le sentiment antijuif paraît plus élaboré, et alimenté par le récit d'une histoire universelle durant laquelle deux entités parfaitement distinctes, les Aryens et les Sémites¹⁸, se livreraient un « combat » (*Kampf*)¹⁹ censé affronter « le chaos ethnique » (*Das Völkerchaos*)²⁰, coupable de la dégénérescence de la race aryenne. L'opposition est donc radicale, en témoigne encore la manière dont Chamberlain qualifie les Juifs. Il parle d'eux comme d'un « peuple étranger » (*fremde Volk*)²¹. Si l'étrangeté n'était plus à démontrer, il fallait néanmoins insister sur le caractère contradictoire, dans la langue allemande seulement, d'une telle expression, car le terme *Volk* désigne un peuple, et en l'occurrence le peuple allemand, et uniquement celui-ci²², dans sa dimension locale, organique, ethnique, autochtone, comme en témoigne l'utilisation permanente de l'image de l'arbre dans l'imaginaire *völkisch*, par contradiction avec le déracinement qui frapperait le « peuple » juif²³. Un *fremde Volk* serait donc un peuple, à la réalité locale, donc organique, bien établie, mais qui ne serait tout simplement pas ici chez lui. Il ne serait pas sur le bon sol, et ne réunirait pas les deux conditions du bon *Volk* : un sang pur sur son propre sol, comme le revendiquait l'idéologie *Blut und Boden*²⁴. L'antisémitisme développé par ces auteurs n'infériorise pas nécessairement l'objet de sa détestation. Il insiste plutôt sur sa différence.

A contrario, on trouve chez ces trois auteurs des paroles éminemment laudatives pour un peuple qu'ils semblent pourtant abhorrer. En aucun cas, Wagner ne considère le Juif comme inférieur à l'Aryen. Le principal reproche est dû à une différence qui touche à sa capacité artistique, et qui en cela, le rend totalement inassimilable, reprenant sur ce point précis à son

14 Richard Wagner, *op. cit.*, p. 101.

15 Le terme *völkisch* peut être traduit par « national-populaire », en référence au terme *Volk* qui signifie « peuple », mais qui voit le peuple comme une construction organique et non universelle.

16 Cité par Jean Favrat, *La pensée de Paul de Lagarde (1827-1891). Contribution à l'étude des rapports de la religion et de la politique dans le nationalisme et le conservatisme allemand au XIX^e siècle*, Thèse de Doctorat, Paris-IV, Paris, 1976, p. 496.

17 *Ibid.*, p. 500.

18 Houston S. Chamberlain, *La Genèse du XIX^e siècle* (2 tomes), Payot, Paris, 1903, p. 359.

19 *Ibid.*, « Troisième section : la lutte », p. 727. Nous retraduisons ici « lutte » par « combat ».

20 *Ibid.*, p. 350.

21 *Ibid.*, p. 445.

22 Raymond Martin, *Le national-socialisme hitlérien, une dictature populaire*, Nouvelles Editions Latines, Paris, 1948, p. 156.

23 George L. Mosse, *Les racines intellectuelles du Troisième Reich. La crise de l'idéologie allemande*, Calmann-Lévy/Mémorial de la Shoah, Paris, 2006, p. 21, p. 48.

24 « Le sang et le sol ».

compte un extrait du Lévitique²⁵. Ainsi, pour Wagner, comme pour Lagarde et Chamberlain, le Juif demeure d'abord inassimilable, et ce, parce qu'il a su maintenir la pureté et la cohésion de son peuple, avec « son Dieu bien à lui »²⁶, capable selon Lagarde, de s'être maintenu « dans leur état naturel »²⁷. Chamberlain va même plus loin en déclarant que « les Juifs méritent l'admiration », du fait de leur maintien de « la loi du sang », et donc de la pureté ethnique qui en découle. « C'est l'unique groupe d'hommes, dit-il, qui se soit imposé cette loi fondamentale : la pureté de la race »²⁸, en suivant ainsi la Thora²⁹. Cette ambiguïté envers les Juifs se trouve dans l'expression citée précédemment de *fremde Volk*, et résume le rapport qu'entretient une frange de la pensée allemande à l'égard des Juifs.

Mais une question demeure. S'ils réunissaient plusieurs traits comparables à ceux des Allemands, notamment dans leur capacité à conserver une pureté ethnique, pourquoi ces auteurs les considéraient-ils comme étrangers, puis même comme de dangereux ennemis ? L'antisémitisme avait intégré, par le fait de Richard Wagner, un nouveau paradigme sur lequel se bâtirent les théories à venir de Chamberlain puis de Rosenberg.

Dans la société démocratique post-révolutionnaire, les Juifs auraient été de simples citoyens, mais dans le monde que Wagner veut avant tout esthétique, les Juifs n'ont plus leur place. Car, ce qui rend dangereux les Juifs, c'est d'une part leur similarité, les rendant a priori assimilables dans un peuple qui n'est pas le leur, mais aussi leur absolue différence sur un point, ce qui fait de leur potentielle assimilation un danger réel. Cette différence, expliquait Wagner, c'était cette fondamentale incapacité artistique qui caractérisait les Juifs³⁰, qui les rendait spirituellement stériles, et incapables d'être un réel *Volk*, puisque incapables de posséder une réelle *Kultur*³¹. De ce constat, Wagner établit que les Juifs seraient nocifs à la régénération de son peuple, puisque celui-ci devait, pour ce faire, viser un idéal qu'il nomme « Oeuvre d'art totale » (*Gesamtkunstwerk*)³². N'étant pas doté de capacités artistiques, le peuple juif n'agirait pas pour la réalisation de cet idéal, et pire encore, il gênerait le *Volk* dans cette entreprise. La *Weltanschauung*³³ de Wagner rejette toute forme traditionnelle du politique, mais aussi du

25 Lé., XX, 24-26 : « C'est moi Yahvé qui vous ai mis à part de ces peuples ». Les extraits bibliques proviennent de la Bible de Jérusalem, traduite sous la direction de l'Ecole Biblique de Jérusalem, et éditée par Desclée de Brouwer.

26 Richard Wagner, *Le Judaïsme dans la Musique*, op. cit., p. 93.

27 Cité par Jean Favrat, op. cit., p. 493.

28 Houston S. Chamberlain, *La Genèse du XIX^e siècle*, op. cit., p. 438-439.

29 Dt, XXIII, 3 : « Le bâtard ne sera pas admis à l'assemblée de Yahvé ; même ses descendants à la dixième génération ne seront pas admis à l'assemblée de Yahvé ». Egalement cité par Pierre-André Taguieff, *La judéophobie des Modernes. Des Lumières au Jihad Mondial*, Odile Jacob, Paris, 2008, p. 343.

30 Richard Wagner, op. cit., p. 123.

31 *Ibid.*, p. 101.

32 Richard Wagner, *L'oeuvre d'Art de l'Avenir*, Editions d'Aujourd'hui, Paris, 1982, p. 68-69, p. 75.

33 Pascal David, « *Weltanschauung* », dans Barbara Cassin (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies : Dictionnaire des intraduisibles*, Le Seuil / Le Robert, Paris, 2004, p. 1396-1397

religieux, au profit d'une esthétique, qui intègre une dimension politique et religieuse. Cette dimension est également celle de l'antisémitisme de Wagner, intégrant la dimension sociale et raciale du Juif sans en nier la dimension théologique.

Concept profondément allemand, l'*antisemitismus* se bâtit sur des considérations absolument non-philosophiques, mais politiques et religieuses à la fois, en un mot, esthétiques. C'est pourquoi il convient de parler de *Weltanschauung* pour qualifier la teneur de cette idéologie. Littéralement, la vision du monde n'est pas une simple manière de penser, mais une façon d'appréhender le monde dans une dimension esthétique, et non seulement rationnelle. La vision du monde se veut moins rationnelle que l'idéologie, en différant de la philosophie par son aspiration à l'action. Ainsi, une *Weltanschauung* englobe deux dimensions, locale et universelle, irrationnelle et rationnelle, au lieu d'une seule, et traduisant ainsi dans le monde de la pensée la fracture que connaît la société européenne depuis la Révolution française.. Elle est totalitaire. L'antisémitisme est un phénomène englobant, incluant les uns en excluant les autres. Pour tout dire, un phénomène totalitaire en soi. Par son ambition artistique et par le constat que fait Wagner de l'incompétence des Juifs en la matière, il exclut nécessairement ce peuple de son *Volk*. L'antisémitisme wagnérien, sur lequel repose les développements de Chamberlain et de Rosenberg, inclut cette dimension polarisante, entre un peuple et un peuple étranger d'abord ; entre une race et une antirace enfin.

La polarisation

« Le premier acte est de désigner l'ennemi », disait Clausewitz. Pour en arriver là, Alfred Rosenberg eut deux révélations : Dietrich Eckart et les *Protocoles des Sages de Sion*. Il n'en fallut pas davantage.

L'affrontement était prégnant depuis quelques temps, puisque le second XIX^e siècle allemand vit apparaître le terme d'*antisemitismus*, avec ses premiers partis politiques, et ses agitateurs, tels que Wilhelm Marr, l'auteur même du terme d'antisémitisme, ou encore Theodor Fritsch, « le vieux maître » de l'antisémitisme allemand³⁴, auteur d'un Catéchisme antisémite. Mais cette mouvance était uniquement politique, comme en témoigne le sous-titre d'un ouvrage de Marr qui entend traiter la question juive d'un point de vue non-confessionnel³⁵. Or, chez Alfred Rosenberg, la réalité théologique n'est pas niée, elle est simplement réintroduite par le biais de considérations esthétiques. Ceci est dû au second héritage de Rosenberg, après celui de

34 Serge Tabary, « Theodor Fritsch (1852-1933), le “vieux maître” de l'antisémitisme allemand », in *Revue d'Allemagne et des Pays de Langue Allemande*, Tome 30, Janvier-Mars, 1998, p. 89.

35 Wilhelm Marr, *Der Sieg des Judenthums über das Germanenthum. Vom nicht confessionellen Standpunkt aus betrachtet*, Bern, 1879 ; Pierre André-Taguieff, *op. cit.*, p. 130 ; Moshe Zimmermann, *Wilhelm Marr, the Patriarch of Antisemitism*, Oxford University Press, New York, 1986, p. 45-47.

Wagner et de Chamberlain : celui de Dietrich Eckart³⁶, poète toxicomane un peu marginal, mais dont l'influence sur le national-socialisme fut gigantesque³⁷. Rosenberg a rencontré Eckart à Munich après avoir quitté la naissante Union Soviétique et être passé par Berlin. Sans doute malgré lui, car il ne vit pas Munich comme un but précis, Rosenberg suivit l'itinéraire de plusieurs Russes blancs. Sans doute malgré lui encore, car Rosenberg ne s'intéressait pas du tout à la politique, même après le désastre de la première guerre mondiale³⁸. En 1919, Munich connut la concentration des problèmes que connut et allait connaître l'Europe, du fait de la convergence au même endroit et au même moment des extrêmes les plus radicaux et les plus opposés. Au même moment et au même endroit s'affrontèrent la Réaction la plus tenace, menée par les Russes blancs et les *völkisch*³⁹, à la Révolution la plus farouche, matérialisée par la mise en place d'une République des Conseils en Bavière. C'est dans ce monde polarisé, où la neutralité était impossible, que Rosenberg rencontra Dietrich Eckart, et grâce auquel il fut introduit auprès d'Adolf Hitler⁴⁰.

Eckart joua un rôle double auprès de Rosenberg. Il le fit entrer en politique, et il inspira grandement sa pensée. Le jeune Rosenberg était contemplatif, voire indifférent, préférant consacrer sa vie à l'art et à la philosophie⁴¹. Après Munich, il se déclarait être un « combattant de Jérusalem »⁴². Eckart permit à Rosenberg d'intégrer la Société de Thulé du fait de ses liens avec Rudolf von Sebottendorf, grand Maître de la société secrète, de rencontrer Hitler, et d'écrire dans divers journaux antisémites, dont *Auf Gut Deutsch* et surtout le *Völkischer Beobachter*, qui deviendra le journal officiel de la NSDAP sous l'égide de Rosenberg. Eckart fit entrer Rosenberg dans le premier cercle des nationaux-socialistes⁴³, et l'absence de disgrâce qu'il connut de part du Führer, malgré les échecs successifs de Rosenberg entre 1934 et 1945, peut témoigner de ce

36 Alfred Rosenberg, *Dietrich Eckart, ein Vermächtnis*, Zentralverlag der NSDAP, München, 1928 ; Ernst von Schenck, Serge Lang, *Testament Nazi, Mémoires d'Alfred Rosenberg*, Editions des Trois-Collines, Paris-Genève, 1948, p. 45-46.

37 Adolf Hitler, *Mon Combat*, Nouvelles Editions Latines, Paris, 1934, p. 625. Hitler conclut son livre par cette phrase : « Et je veux ranger parmi eux, comme un des meilleurs, l'homme qui a consacré sa vie à réveiller son peuple, notre peuple (*unseres Volkes*), par la poésie (*Dichten*), par la pensée (*Denken*) et puis finalement par l'action (*Die Tat*) : Dietrich Eckart ».

38 Alfred Rosenberg, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 28.

39 Michael Kellog, *The Russian Roots of Nazism. White Emigrés and the Making of National Socialism 1917-1945*, Cambridge University Press, London, 2005, p. 107 ; Georg Franz, « Munich : birthplace and center of the National Socialist German Worker's Party », in *The Journal of Modern History*, Volume XXIX, December 1957, number 4, p. 321.

40 Kathleen Harvill-Burton, *Le nazisme comme religion. Quatre théologiens déchiffrent le code religieux nazi (1932-1945)*, Presses Universitaires de Laval, 2006, p. 13.

41 Alfred Rosenberg, *op. cit.*, p. 23, p. 28 ; Robert Cecil, *The Myth of the Master Race : Alfred Rosenberg and the Nazi Ideology*, Dood Mead, London, 1972, p. 15.

42 Robert Cecil, *op. cit.*, p. 24.

43 Jean-Luc Evard, *Signes et Insignes de la catastrophe. De la swastika à la Shoah*, Editions de l'Eclat, Paris/Tel-Aviv, 2005, p. 55.

lien particulier qui l'unit à Hitler⁴⁴. Mais c'est sans doute dans la pensée d'Eckart que Rosenberg eut la révélation de la nécessité pour lui d'agir.

L'engagement d'Eckart était d'essence religieuse, et sa pensée, fortement eschatologique. Toute l'histoire de l'humanité était, selon Eckart, celle de l'affrontement du Bien et du Mal, et de la domination du judaïsme dans le monde⁴⁵. Le peuple allemand était un *Volk*, tandis que le peuple juif n'était qu'un *Pöbelvolk* (populace), étranger à « l'esprit national allemand »⁴⁶. Pire encore, le juif était fondamentalement antichrétien parce qu'antiallemand⁴⁷. L'antisémitisme d'Eckart était de nature eschatologique, c'est-à-dire qu'il engageait le devenir de l'humanité dans un combat entre le Bien et le Mal⁴⁸. Le christianisme et le germanisme étaient ainsi intimement liés⁴⁹, et le judéo-christianisme serait une hérésie, dont Paul de Tarse serait l'unique responsable⁵⁰, puisque le Christ lui-même était considéré comme « un esprit aryen préexistant »⁵¹. Ainsi, selon Dietrich Eckart, « la guerre à mener [serait] une guerre entre la lumière et les ténèbres, entre la vérité et le mensonge, entre le christ et l'antéchrist, entre la germanité et la juiverie [au cours de laquelle] aucun compromis ne doit être fait [et où] il n'y a qu'un combat pour la vie et pour la mort jusqu'à ce que l'un ou l'autre soit détruit »⁵².

C'est dans ce contexte, et dans ce bain idéologique qu'Alfred Rosenberg et l'Allemagne reçurent le texte des *Protocoles des Sages de Sion*, texte qui « décilla les yeux de millions d'européens »⁵³, selon les termes de Rosenberg. Déjà, le texte, qui certes était un faux, était lié à une tradition antichristique manifeste aux vues de son ouvrage hôte, *Le grand dans le petit* ou

44 Gweltaz Caouissin, *Par la poésie, par la pensée et puis finalement par l'action. Alfred Rosenberg, le philosophe, l'idéologue et le politique (1893-1946)*, Mémoire de Master 1, Université de Bretagne Occidentale, Brest, 2008, « Troisième partie : Le politique », p. 130-180. A noter que Rosenberg était très proche de Max-Erwin von Scheubner-Richter, Balte comme lui, et qu'Hitler considérait comme un héros, et à qui il dédie, entre autres, *Mein Kampf*. (Cf., Adolf Hitler, *Mon Combat*, *op. cit.*, p. 14).

45 Dietrich Eckart, *Der Bolchewismus von Moses bis Lenin. Zwiegespräch zwischen Adolf Hitler und mir*, Verlag Frz, München, 1924, p. 6. A noter qu'Hitler n'a nullement participé à l'élaboration de cet ouvrage paru après la mort de Dietrich Eckart (Cf. Maragarete Plewnia, *Auf dem Weg zu Hitler. Der völkische Publizist Dietrich Eckart*, Schünemanns Universitätsverlag, Bremen, 1970).

46 *Ibid.*, p. 12.

47 Richard Steigmann-Gall, *The Holy Reich, Nazi conceptions of Christianity 1919-1945*, Cambridge University Press, Cambridge, 2003, p. 30.

48 Dietrich Eckart, *Die Entscheidung*, cité dans Alfred Rosenberg, *Dietrich Eckart, ein Vermächtnis*, *op. cit.*, p. 150.

49 Claus-Ekkehard Bärsch, *Die politische Religion des Nationalsozialismus. Die religiösen Dimensionen der NS-Ideologie in den Schriften von Dietrich Eckart, Joseph Goebbels, Alfred Rosenberg und Adolf Hitler*, Wilhelm-Frink Verlag, München, 2002, p. 71.

50 Jean-Pierre Faye, *Langages Totalitaires. Critique de la raison/l'économie narrative*, Hermann, Paris, 1972, p. 173.

51 Richard Steigmann-Gall, *op. cit.*. Houston Stewart Chamberlain parlait du Christ comme un « aryen d'inspiration » (Ernst Seillère, *Le néo-romantisme en Allemagne*, tome II : *la sagesse de Darmstadt*, Librairie Félix Lacan, Paris, 1929, p. 25).

52 Cité par Richard Steigmann-Gall, *op. cit.*, p. 19.

53 Alfred Rosenberg, *Die Protokolle der Weisen von Zion und die jüdische Weltpolitik*, Deutscher Volksverlag, München, 1923, p. 2.

l'Antéchrist considéré comme une prochaine éventualité politique⁵⁴, mais c'est son arrivée en Allemagne après la Grande Guerre qui lui offrit une postérité sans pareille. Dans une Bavière où la violente Réaction succédait à la Révolution, où la réponse formée par l'association des différents courants *völkisch*, Russes blancs et antisémites répondit au fantasme d'un péril judéo-bolchévique, les *Protocoles* étaient la preuve que des deux camps, c'était celui de la Réaction qui avait raison, et donc, pour reprendre la dialectique d'Eckart, qui représentait le camp du Bien. Les *Protocoles* avaient force de révélation au plus grand nombre de la véracité des dires des antisémites qui, depuis plus d'un siècle, partout en Europe⁵⁵, légitimaient l'exclusion, la polarisation absolue entre les Juifs et les européens, et même la persécution à venir.

L'antirace juive

C'est dans *Le Mythe du XX^e siècle* qu'Alfred Rosenberg utilisa, pour désigner la race juive, le terme d'antirace (*Gegenrasse*)⁵⁶. Pourquoi ?

L'antirace se rend coupable d'une activité négative⁵⁷, parasitaire, et donc dangereuse pour la race aryenne, fatalement positive, car régénératrice. Rosenberg oppose les deux races comme s'opposeraient la vie et la mort, le blanc et le noir. Ainsi, un des éléments dont le Juif aurait corrompu l'essence serait le christianisme, au point même que lorsque Rosenberg traduisit l'ouvrage de Gougenot des Mousseaux appelé *Le Juif, le judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens*, il utilisait le terme *Vernichtung* en lieu et place de « judaïsation », soit « destruction »⁵⁸. C'est pourquoi « les christianismes positif et négatif sont depuis toujours en lutte »⁵⁹. Le christianisme comporte bien sûr un élément judaïque, que Rosenberg identifie aussi comme étant issu de Paul de Tarse, responsable de « l'orientalisation et l'enjuivement de l'ensemble de la chrétienté »⁶⁰. La remise en cause des origines juives de la religion chrétienne rejoint les thèses issues de la tradition marcionite, à laquelle il serait rapide d'y ajouter Rosenberg. Rapide, mais pas totalement inexact, tant la doctrine rejoint le marcionisme sur un point : celui de séparer judaïsme et christianisme une bonne fois pour toutes. Le marcionisme est une doctrine

54 Sergueï Nilus, *Le grand dans le petit ou l'Antéchrist considéré comme une prochaine éventualité politique*, 1902. Pour de plus amples informations sur S. Nilus, voir Michael Hagemeister, "Qui était Serge Nilus?", *Politica Hermetica*, n°9, 1995, p. 141-158.

55 Roger Gougenot des Mousseaux déclarait déjà ceci en 1869 dans son ouvrage *Le Juif, le judaïsme et la judaïsation des peuples chrétiens* (Plon, Paris, 1869. Réimprimé récemment par les Editions Saint-Rémi) que Rosenberg traduisit en allemand en 1921 sous le titre *Der Jude, das Judentum und die Verjudung den christlichen Völker* (Voir Gweltaz Caouissin, Alfred Rosenberg et Roger Gougenot des Mousseaux, ou l'alliance nationale-socialiste et catholique contre le judaïsme, crif.org, Avril 2010).

56 Alfred Rosenberg, *Le Mythe du XX^e Siècle*, *op. cit.*, p. 385.

57 *Ibid.*

58 Francis Bertin, « Aspects du mythe conspirationniste antimaçonnique en Allemagne », *Politica Hermetica*, « Esotérisme et Socialisme », L'Age d'Homme, numéro 9, 1995, p. 160.

59 Alfred Rosenberg, *op. cit.*, p. 78-79 ; Cf. supra.

60 *Ibid.*, p. 76

essentiellement religieuse, d'origine antique et opposée à l'intégration de l'Ancien Testament à la Bible des chrétiens, alors que ce que l'on nomme christianisme positif s'inscrit dans le cadre d'une pensée antisémite, c'est-à-dire politique et religieuse. Rosenberg assimile pleinement le contenu de sa foi à son appartenance raciale⁶¹, et fait du christianisme positif une doctrine particulière, éloignée des considérations antijudaïques des marcionites⁶² ou des chrétiens allemands⁶³. Sous le terme de christianisme positif, c'est la religion nouvelle allemande que Rosenberg souhaite trouver, une religion luttant pour la « libér[ation] de ce qui pourrait ajouter à [sa] nature un élément étranger »⁶⁴. La lutte entre les juifs et les aryens est sempiternelle, mais elle implique une relation ambiguë entre les deux parties, une relation spéculaire qui fait de l'antisémitisme théorisé par Alfred Rosenberg quelque chose de particulier, qui diffère du simple racisme et qui est propre à l'*antisemitismus* né lors des émeutes de Würzburg.

Aux prises lors d'un combat des valeurs, juifs et aryens demeurent opposés depuis le début de l'histoire, telle que la voit Alfred Rosenberg. Bien qu'il considère les Juifs comme « une exception parmi les peuples », il déclare qu'ils ont « toujours été hostile[s] » aux Allemands⁶⁵. Cette opposition, entre une *Rasse* et une *Gegenrasse* traduit l'idée de spécularité qui existe entre ces deux entités, c'est-à-dire l'idée d'une réflexion, et donc celle d'une ressemblance⁶⁶. Et c'est bien là le problème. La race aryenne s'est construite en référence à son contre-modèle⁶⁷, en en reprenant ce qui les rapprochaient, et en tentant d'en rejeter ceux qui les différenciaient. Entre la race et l'antirace, le rapport n'était donc pas vertical, comme dans un racisme traditionnel, mais horizontal, car pour s'affirmer comme le contraire de ce qui la nie, il fallait que la race aryenne ne perde pas de vue son alter ego. Ainsi, un simple rapport hiérarchique permettait la domination, l'opposition impliquait la lutte, et à terme, l'extermination.

Chez Eckart, comme chez Rosenberg, l'antisémitisme comporte une dimension eschatologique, et se traduit par une lutte entre deux entités contradictoires et polarisées, bénéfique et maléfique. La polarisation opérée par Rosenberg est l'apanage de tout totalitarisme qui se respecte et subit plusieurs étapes. De la stigmatisation, on arriva à la persécution, puis enfin à la destruction. Polariser permettait aussi d'unifier contre une minorité l'ensemble d'une

61 *Ibid.*, p. 130

62 Adolf von Harnack, *Marcion, l'évangile du Dieu étranger : une monographie sur l'histoire de la fondation de l'Église catholique*, Editions du Cerf, Paris, 2003.

63 Boris L. Bergen, *Twisted Cross. The German Christian Movement in the Third Reich*, The University of North Carolina Press, 1996.

64 Alfred Rosenberg, *Le Mythe du XX^e Siècle*, *op. cit.*, p. 194.

65 *Ibid.*, p. 24.

66 Cf. *Supra*

67 Eric Voegelin, *Race et Etat*, Vrin, Paris, 2007, p. 292.

société⁶⁸, la *Volksgemeinschaft*, et donc d'occuper la totalité de l'espace politique avec une doctrine, en l'occurrence antisémite. Polariser la société allemande entre aryens et juifs permettait une union nationale, comme la revendiquait déjà la NSDAP par son simple nom. Le parti d'Hitler était national, donc de droite, et attirait à lui les adversaires du bolchevisme et les partisans d'une grande Allemagne. Mais il était aussi socialiste, donc de gauche, et permettait aux adversaires du capitalisme et de la ploutocratie de se retrouver en eux. En tous les cas, le parti était antisémite, sans le préciser dans son nom, à la différence des ligues qui proliféraient dans les années 1880, car l'antisémitisme était un liant, et le juif, un ennemi utile⁶⁹. Le capitalisme comme le bolchevisme était, du point de vue d'Hitler, juifs, et la haine des Juifs permettait donc aux contraires de s'entendre.

Derrière cette entreprise de polarisation se cache une ambition religieuse héritée de Dietrich Eckart et confirmée par Hitler et ses ambitions prophétiques. Ainsi promettait-il un *Tausendjähriges Reich*⁷⁰, faisant référence au « Règne de mille années » évoqué dans l'*Apocalypse* de Jean⁷¹. A la différence près que la religion nationale-socialiste dont parlait Rosenberg était artistique, donc immanente, et que le royaume promis n'était pas céleste, mais bel et bien terrestre. Ce qu'Hitler souhaitait, c'était la fin de l'histoire par la victoire contre l'élément maléfique de son époque, soit la réalisation de son idéal⁷², la réalisation du Troisième Reich. Cela passerait par une lutte à mort contre les Juifs, pour que des deux peuples élus, il n'en demeure plus qu'un⁷³. Et c'est dans l'aboutissement de ce combat qu'intervint la dernière étape de la polarisation qu'avaient débuté Wagner, Chamberlain, qu'avait poursuivi Eckart et qu'avaient achevé Rosenberg et Hitler. De peuple étranger à *Gegenrasse*, le sort des Juifs européens s'acheva à Auschwitz dans une anti-humanité, en les réduisant à ce qu'ils étaient pour leurs bourreaux. Une étoile jaune.

Gweltaz Caouissin⁷⁴

68 Franz Neumann, *Béhémot. Structure et pratique du national-socialisme*, Payot, Critique de la Politique, Paris, 1987, p. 129 ; René Girard, *Le bouc-émissaire*, Grasset, Paris, 1982, p. 23.

69 Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit*, Hachette Littératures, Paris, p. 316.

70 Jean-Pierre Sironneau, *Sécularisation et Religion politique*, Ed. Walter de Gruyter, Paris, 1982, p. 290-291 ; Léon Degrelle, *Hitler pour mille ans*, La Table Ronde, Paris, 1969 ; André Brissaud, *Hitler et l'ordre noir. Histoire secrète du national-socialisme*, Paris, Grasset, 1969, p. 228.

71 Ap., XX, 1-6.

72 Adolf Hitler, *Mon Combat*, op. cit., p. 377.

73 Kathleen Harvill-Burton, op. cit., p. 51.

74 Enseignant à Issy-les-Moulineaux (Hauts-de-Seine), il a effectué ses premières recherches à Brest et a publié en 2010, sur le site du CRIF, un article en 5 parties sur « Alfred Rosenberg et Roger Gougenot des Mousseaux ».